

Fête

La fête et l'aventure
délimitent l'espace-temps de la quotidienneté.

La fête confirme la fécondité de l'ordre :
établi, bouleversé, rétabli.

Du cosmique au social, du collectif au privé,
elle intègre le désordre, le canalise, l'expulse :
l'exprime.

Même si surgit au centre du banquet le squelette (Pétrone)
Poe,
elle oriente vers une survie de la vitalité,
elle est l'ailleurs vivant, l'ombre blanche du labeur.

Ailleurs : Maupassant célèbre la 'fantasia',
Musset l'Italie, Byron la Grèce,
mais Paris n'est une fête que pour Hemingway,
Miller ou Fitzgerald ;

c'est par la fête que s'insinue l'exotisme
(musique, cuisine, habit)
dans une société qui cherche sa différence.

Même les fêtes de mort
célèbrent la victoire du sens sur le néant,
la fécondité de l'holocauste.

La guerre, la grève, l'insurrection,
la crise (Y. Plath, Ted Hughes)
sont fêtes autant que le banquet ou la danse,
puisque l'énergie s'y déchaîne et s'y épuise.

Orge, orgie, orgasme,
l'ivresse débouche sur le retour,
qu'elle soit d'enfer (Yade, Bataille)
ou de paradis (Tolstoï, Radiguet).

Fête blanche de la fusion atteinte
et des métamorphoses réalisées
('Apulée', 'la Belle et la Bête'),
fête noire de la liquéfaction
(Artaud, D'Annunzio, Burrough, Bukowski),
même si le sacré qui s'y manifeste
est un sacré d'inversion (carnaval)
ou de transgression (Walpurgis),
la fête est un chasse-diable (Leskov),
un sacrifice par abandon à des dieux répudiés.

Les bacchanales sont la thérapeutique du serpent,
autant que Noël ou la Cène,
célébrations du dieu re-né.

La fête ^{rr} dé-pense ^{rr},
ne produisant que le plaisir de ne plus compter ;
elle est l'utopie vécue de l'humanité
arrachée au règne de la rareté,
enfin convaincue de sa propre valeur.

L'horreur fascinante de la fête transgressive
se mêle d'envie,
la même envie qu'entendent susciter les fêtes d'ordonnance.
L'hôte affiche son lien privilégié avec le sacré ;
l'autorité, aussi bien que ses opposants-successeurs,
multiplie les fêtes, quitte à s'y ruiner.

Fête solaire, sanguine,
sang urinaire des cohortes lâchées sur le bouc émissaire :
l'aire de fête est une chasse gardée
dont le bouffon est le limier (Rabelais, Shakespeare),
fête lunaire des alanguis (Keraval, Verlaine) :
c'est toujours pour oublier sa cruauté
qu'une société entre en fête (Zola).

Pour les victimes, survivre, c'est s'y soustraire,
voire refuser d'y goûter

(V. Valère, V. Woolf).

Le thème de la fête interrompue,
commun aux idéologies de l'ordre
(le terroriste, le diable, le fou sont des trouble-fête)
et à ces nostalgies du désordre
que sont le romantisme et le rêve,
débouche sur le retour de la loi,
revitalisée.

Ainsi Lorenzaccio s'arrache-t-il à la débauche
pour se faire justicier.

Harmonieuse ou sauvage,
la fête déguste ou vomit une survie inintégrable,
desintégrant,
qui ne peut être légitime qu'un temps :
s'éclater pour se refaire.

Même les fêtes sans spectacle de la fraternité dont rêve Rousseau
ne sont unanimes qu'en apparence.

Autour du foyer se répartissent les rôles :
l'animateur et le gelé

(Feste et Malvolio, Viola et la veuve : 'la Nuit des rois'),
le sec et l'humide, la raideur et la souplesse
abandonnent leurs masques.

Sonne l'heure de la satiété.

Écluse autant que dégel,
de la rencontre masquée
à la fusion sans voile,
la fête doit marquer la liquidation de la honte.
Aussi est-elle le lieu suprême
des intimidations
et de la timidité.

Son rythme définit celui de toute société
ou microsociété ;
fête - feu de l'héroïsme vers la mort (Poe, Malaparte),
rites de flagellation
des dévots de Cybèle ou de la Vierge noire,
sournoiserie des fêtes dérobées (De Quincey, Verlaine),
délices de l'envol mystique ('Attār, sainte Thérèse),
le schéma est le même :
seule la contre-fête permanente est sans rythme
— quotidienneté sans faille
du monolithe accompli ('1984'),
jubilation morose de la mélancolie.

Depuis la vocifération des fêtards
jusqu'au silence retrouvé des noces intérieures,
seule la musique couvre le spectre entier
des possibilités de la fête.

Aussi tous les arts rivalisent-ils avec la musique
dont la société d'allégresse obligatoire
fait une 'ambiance' :

le sujet doit se sentir vivre au cœur du rythme
et participer sans chanter.

Longtemps la fête préserva les rites paysans,
digérant au passage pour la métropole
les mœurs des colonisés.

Elle campe aujourd'hui dans les ghettos,
quartiers clos où s'affichent à la fois
le désir de société insatisfait
et la misère de la foule solitaire.

Le rabat-joie se place en marge :

pour être vu,

non loin du travesti

qui dit l'effort pour être de la fête
et la fatalité de la rechute dans le ^{tr}réel^{tr}.

La fête sans participation
n'a pas seulement diffusé la poésie,
elle l'a renouvelée :
du disque et de la radio
ont surgi les concerts
et les cérémonies [↑] marginales [↑]
qui recollectivisent l'espoir
et le désespoir
d'une présence réelle.

Sur scène,
l'exclu,
héroïsé dans sa joie de vivre,
son anti-conformisme
ou sa déchéance,
s'offre en spectacle-émissaire,
gérant le contact
avec le tabou des tabous :
le désir d'éterniser la fête.

L'écriture et la lecture

s'inscrivent dans la tradition de l'enthousiasme privé,
de la communauté dérobée.

Rite de passage ou rite calendaire,
la fête collective n'est,
selon les folkloristes et les ethnologues,
qu'une étape dans la socialisation,
parallèlement au dressage ;
mais les rites de l'hospitalité
ne sont pas le privilège de la célébration collective.

Dans la sympathie avec la joie
dont naîtra, dit Wilde,
l'individualisme de demain,
la fête ne joue qu'un rôle modeste :
la vérité des masques y masque celle des cœurs.